

## L'IDENTITÉ ET LE MASQUE

### LES PSEUDONYMES DANS LA LITTÉRATURE DE LANGUE FRANÇAISE EN ALGÉRIE

« Je est un autre » écrivait Rimbaud. En usant d'un pseudonyme pour signer une œuvre littéraire, il est bien connu que l'auteur veut faire croire qu'il est un autre. Il travestit son identité, lui impose un masque ; il se présente ainsi voilé au public. Il refuse le regard d'un autre sur soi et se camoufle pour diverses motivations. Ou bien encore l'auteur ne tient à apparaître que sous un autre aspect : glorieux peut-être, par exemple pendant une guerre révolutionnaire, en prenant le nom d'un héros ancestral connu.

L'auteur qui use d'un pseudonyme se retrouve pour ainsi dire en face de son double. Dans le miroir, c'est le même mais aussi l'autre qui apparaît, à la fois le même et l'autre, soit-même dans une autre identité.

Le travestissement s'opère d'ailleurs de différentes façons : parfois il cache, parfois il met au contraire en valeur. Quelquefois l'auteur change de sexe dans l'usage du pseudonyme ; une femme prenant un nom d'homme ou inversement.

La littérature de langue française en Algérie, comme d'autres littératures, connaît ces changements de noms d'auteurs, mais ils n'ont pas été étudiés. Il arrive souvent d'ailleurs que, non informés, certains prennent des noms arabes comme étant ceux d'auteurs de souche arabo-berbère alors qu'il s'agit de Français se dissimulant sous ces noms. On répète ainsi les mêmes erreurs d'articles en articles sur ces littératures.

Les dictionnaires publiés sur cette question nous sont de peu d'utilité en l'occurrence, aussi bien le *Dictionnaire des changements de noms* de l'archiviste Jérôme que le *Dictionnaire des Pseudonymes* de Henry Coston (1). Celui-ci cite bien quelques noms arabes, mais ne les situe pas géographiquement. Nous remarquons, en outre, quelques fantaisies. Ainsi Hamza Boubakeur est pris pour le pseudonyme de Al Sid Cheikh Boubakeur (2), ce qui ne peut que faire sourire ceux qui connaissent l'arabe et les expressions honorifiques.

(1) Paris, Publ. H. COSTON, t. I, 1961 (réimp. 1965), t. II, 1969, T. III, 1980.

(2) Si HAMZA BOUBAKEUR a été recteur de l'Institut musulman de la Mosquée de Paris de 1967 à 1982.

Il faut donc essayer de dresser un inventaire même non exhaustif — est-il besoin de le dire ? — de ces pseudonymes arabes ou français dans la littérature de langue française en Algérie écrite aussi bien par des Français d'Algérie ou non que par des Algériens de souche arabo-berbère. La dissimulation du nom véritable de l'auteur peut être colorée de nuances diverses selon les uns et les autres. C'est pourquoi il est intéressant de l'étudier selon l'origine des auteurs, français ou algérienne.

### I. — PSEUDONYMES ARABES (OU BERBÈRES) UTILISÉS PAR LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS D'ALGÉRIE OU ÉCRIVANT SUR L'ALGÉRIE

Signalons pour mémoire le cas d'Européens convertis à la religion musulmane qui changent leur prénom lors de leur entrée dans cette religion. Ainsi le peintre français Etienne Dinet (1861-1929) qui s'appela Nasr-Eddine et qui signa avec son ami algérien Slimane Ben Ibrahim Baâmer (1870-1953) un certain nombre d'ouvrages entre 1902 et 1930. Il est bien connu que le changement de nom signifie alors une sorte de sacralisation, de passage d'un monde à un autre, une renaissance, le désir en même temps d'être intégré à la nouvelle société (3). En Tunisie, nous trouvons par exemple le nom de Chemseddine, celui d'un Français devenu musulman. De nos jours, Roger Garaudy prend le prénom de Radja.

Nous rencontrons surtout dans les revues culturelles et les journaux du temps de la colonisation en Algérie un certain nombre de noms à consonance arabe qui ne sont en fait que des pseudonymes d'auteurs français d'Algérie. Par exemple, dans *La Revue algérienne et tunisienne, littéraire et artistique* à la fin du siècle dernier et au début du XX<sup>e</sup> siècle les noms d'El Djazairy, Er-Raoui, El-Feriani, Bou Yabès, etc. En lisant les articles ou les contes signés de ces noms, on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas d'Algériens arabo-berbères.

Parmi les ouvrages, il faut distinguer des romans et des essais. Nous nous arrêterons aussi à quelques cas.

#### 1) Auteurs de romans

Bou Said était le pseudonyme de Charles Schambion, commandant le 1<sup>er</sup> Bataillon d'Afrique. Il a écrit *Les trois divorces de Yasmîna* (Paris, 1896), *Le Sergent de Turcos et Lalla Mounina, roman passionnel et d'aventure, de la Tripolitaine au Maroc* (Paris, 1891).

Mustapha est le pseudonyme d'un officier d'Etat-Major, Th. Lung, signant *Voyage autour de ma tente. Souvenirs militaires* (Paris, 1874).

Seddik-ben-El-Outa est le pseudonyme de M<sup>lle</sup> Barbaroux écrivant *Fils de Grande Tente* (Paris, 1902) roman de mœurs sur les Arabes alériens, *Meslem*,

(3) Voir notre étude : « Changement des noms et prénoms maghrébins. Approches psychosociologiques », *Documents nord-africains* (Paris, ESNA), n° 614, 7 juillet 1965, 10 p.

roman *d'études algériennes* (supplément de *l'Illustration* le 29 octobre 1898) et des pièces historiques : *La Régence d'Alger* (Alger, 1913), *Le Coup d'éventail* (Alger; 1914). Le pseudonyme est masculin tandis que l'auteur est une femme.

Sidi Floucoun est également le pseudonyme d'un Français signant *Contes d'amour et légendes, suivies des Préceptes d'Alla Verdi* (Paris, 1897). L'auteur est censé être un Arabe.

Benta Djebel, pseudonyme d'une Française Berthe Durand-Thiriot, signe un roman *Simple histoire de Zineb la Nailiat* (Paris, 1935).

Dans le domaine poétique, mentionnons par exemple le pseudonyme qu'avait pris Emmanuel Roblès pour signer « Villes » (dans *Forge* en 1947) et « Bord du monde » (dans *Simoun* en 1955 et *Algéria*, printemps 1962) : Brahim Louari, qui était le nom de son jardinier (4).

## 2) Auteurs d'essais

Bou el Haqq, signifiant le Père la Vérité ou le possesseur de la Vérité, est le pseudonyme d'un Français signant *La Crise* (Blida, 1873).

Mohamed Ben Barca, écrivant *Choses d'Algérie* (Evreux, 1891), est celui d'un Français, lieutenant de spahis. Certains continuent de le prendre, par erreur, pour un Arabe. Il est d'ailleurs écrit sous le nom de Muhamed Ibn Berakah dans Charles Tailliar (5) qui n'a pas dû voir le livre. De même dans d'autres bibliographies.

Roland Elissa-Rhais, signant *Dans l'intérêt de ma France* (Paris, 1931) opusculé « en marge de l'Exposition coloniale », est le pseudonyme de Jacob Raymond Amar du nom de son père (qui divorça) : il reprenait le pseudonyme très connu de sa mère écrivant de 1919 à 1930. Il signa aussi par la suite Roland Rhais des articles dans *Alger républicain*.

Lhaoussine Mtouggui et le pseudonyme d'un universitaire français prenant un nom berbère pour signer *Vue générale de l'histoire berbère* (Alger, 1954) en vue de faire accréditer une thèse berbériste trop appuyée (6).

Citons encore un certain Belabbas publiant un ouvrage de satires : *Debout les Maures ! Et à la charge...* (Cavaillon, 1931).

## 3) Quelques cas méritent attention

Isabelle Eberhardt (1877-1904), d'origine russe, ayant vécu en Algérie une vie mouvementée et étant morte tragiquement dans l'inondation de Ain Sefra en

(4) Mentionnons pour la Tunisie Edmond MARTIN qui signait Kaddour BEN NITRAM *Les Sabirs de Kaddour Ben Nitram* (Tunis, 1931) et *Fables et contes en sabir* (Alger, sd.) dans la langue proche de celle d'Edmond Brua en Algérie.

(5) *L'Algérie dans la littérature française, Essai de Bibliographie méthodique et raisonnée jusqu'à l'année 1924*, Paris, Champion, 1935. Ahmed LANASRI le prend pour un Algérien de l'intelligentsia de langue française : *Assimilation et identité chez Mohammed Dulid Cheikh*, DEA Institut des Langues vivantes étrangères, Université d'Oran, mai 1981, p. 46. De même Abdelkader DJEGLLOUL dans un article sur ce même OULD CHEIKH dans *Algérie Actualité*, n° 712, 7 juin 1979.

(6) Voir le compte rendu critique par R. LE TOURNEAU dans la *Revue africaine*, t. 94, 1950, pp. 188-190.

1904, aimait s'habiller en arabe et circuler ainsi à cheval dans les tribus (7). En ce qui concerne le pseudonyme, elle aimait signer ses lettres du prénom masculin Mahmoud Essadi ou encore Si Mahoud au point que des correspondants ont pris l'auteur pour un homme ; elle signait cependant aussi Isabelle Ehnni, étant mariée avec Slimane Ehnni (8).

Elissa Rhais (1876-1940), de son nom de jeune fille Rosine Boumendil, née à Blida, signa de son pseudonyme douze romans et recueils de contes et nouvelles entre 1919 et 1930, auxquels il faut ajouter des contes et nouvelles dispersés dans des périodiques jusque vers 1935. Il serait trop long de tirer ici complètement au clair (si tant est que cela soit possible) l'imbroglio de son cas. A-t-elle ou non écrit seule ses livres ? (9). Il est certain qu'elle a eu besoin d'un secrétaire, vu son instruction qui était peu poussée mais qui était tout de même réelle. Raoul-Robert Tabet, son neveu, a fait fonction de scribe, mais Elissa Rhais possédait de sa famille juive un don réel de conter. Peut-être peut-on avancer qu'elle n'aurait pu publier si le neveu n'avait pas été là pour mettre parfaitement en forme et corriger. Quant à Raoul-Robert Tabet il ne serait peut-être pas devenu écrivain si sa tante ne lui avait pas servi de source féconde d'histoires merveilleuses et romanesques, de légendes, de contes, l'un et l'autre ajoutant encore aux intrigues passionnelles et aux *amours frustrés et interdites*. Il importe d'ajouter que les éditions Plon ont présenté dès le début Elissa Rhais comme une Arabe musulmane, alors qu'elle était juive, et que le contrat pour plusieurs romans (il y en eut huit) devait aussi sous-entendre une littérature genre *Mille et Une Nuits* et à forte coloration exotique, ce que le public de l'époque attendait (10). Les quatre autres romans parus chez Fayard et Flammarion n'ont pas ce caractère exotique. Dans le cas d'Elissa Rhais la dissimulation et l'ambiguïté furent peu ordinaires et pour elle et pour Raoul-Robert Tabet (qui était aussi, selon Paul Tabet, son amant). S'ils ont écrit ensemble ou si l'apport de Raoul-Robert a été très important (secrétaire-nègre) ou déterminant, il eut mieux valu alors qu'ils mettent leurs deux noms comme auteurs.

Abdallah Chamba était le pseudonyme de François Augiéras (1925-1971). Il publiait sous ce masque *Le Vieillard et l'enfant* (Paris, 1954) et *Le Voyage des*

(7) Sur le travestissement à propos d'I. EBERHARDT voir Françoise d'EAUBONNE, *La Couronne de sable* (Paris, Flammarion, 1968), pp. 318-320.

(8) Voir Raoul STEPHAN, Isabelle EBERHARDT ou la révélation du Sahara, Paris, Flammarion, 1930, préface de Victor MARGUERITE, René-Louis DOYON, « La vie tragique de la bonne nomade », précédant *Mes Journaliers* d'I. EBERHARDT (Paris, La Connaissance, 1923) et « Infortunes et ivresses d'une errante » précédant *Au pays des sables* d'I. EBERHARDT (Paris, Sorlot, 1944).

(9) Le livre de Paul TABET (fils de Raoul-Robert TABET), *Elissa RHAIS* (Paris, Grasset, 1982), présenté comme « roman » dans certaines éditions et sans ce terme dans d'autres — ce qui est inquiétant, entend dévoiler le rôle capital joué par son père dans cette création littéraire. Mais il veut trop prouver.

Voir notre étude sur Elissa RHAIS in *Le Maghreb dans l'imaginaire français* (Aix-en-Provence, ROMM, Edisud, 1985, pp. 47-80).

(10) Une critique parue dans la *Revue bleue* (1920), titre : « Une nouvelle forme d'exotisme, M<sup>me</sup> Elissa RHAIS », Lucienne FAVRE faisant parler une Algérienne musulmane écrit : « Il y a une vieille juive, ancienne femme de rabbin, qui se fait passer pour une Arabe et raconte d'une manière fautive des histoires sur notre race et nos traditions », étant donné qu'en France « on aime les mauresques de toutes conditions » (*Orientale* 1930, Paris, Grasset, 1930, p. 13).

*morts* (Paris, 1958) où le récit avait des résonances autobiographiques. L'auteur était né à Rochester (USA) d'un père français et d'une mère polonaise émigrée. Il utilisait un nom arabe pour raconter les relations homosexuelles d'un jeune Arabe et d'un vieux colonel français en retraite dans le sud algérien. On a cru longtemps qu'il s'agissait de tel ou tel romancier français connu ; parfois on l'a cité comme étant un auteur algérien de langue française. En effet, beaucoup s'interrogeaient sur l'identité de l'auteur. Par la suite, François Augiéras a signé de son vrai nom d'autres œuvres qui n'avaient pas pour cadre le sud algérien (11).

Youcef Khader a signé six romans policiers édités par la SNED à Alger de 1970 à 1972 (12). Il s'agissait de romans d'espionnage sur la guerre israélo-arabe où le héros est un Algérien, lieutenant sans peur et sans reproche, qui n'a aucun regard pour les femmes, contrairement à la pratique courante dans ce genre littéraire. Les clichés abondent, le racisme affleure, même après les interventions correctrices de l'éditeur, les bons sont d'un côté, les méchants de l'autre. On a caché le véritable nom de l'auteur : nous ne le dévoilerons donc pas. Mais cet auteur a bien voulu dire qu'il était Français, malgré le pseudonyme arabe, et membre de la Société des Gens de Lettres de France, ayant écrit, en effet, plusieurs romans sous son nom véritable.

Mina Boumedine a signé un roman de type pornographique *L'Oiseau dans la main* (Paris, 1973). La mode étant à l'obsession du texte et du sexe, l'ouvrage répond sans doute à cette attente. Quelques-uns ont loué « ce filon du paroxysme méditerranéen » (13), représenté, paraît-il, par la *Répudiation* de Boudjedra pour le même critique. L'éditeur Belfond a fait passer l'auteur pour une Algérienne, comme Plon l'avait fait pour Elissa Rhaïs (elle, pour une Arabe musulmane). Or, on voit mal comment une Algérienne pourrait écrire aujourd'hui un pareil texte. L'inceste est présent, de même que les citations de mystiques musulmans (Bistami, Hallaj, etc.). Mais l'accumulation langagières de termes argotiques et de néologismes invraisemblables dans le domaine de la sexualité débridée permettait de douter de l'identité de l'auteur. Nous pouvons dire maintenant que celui-ci (ou celle-là) est de nationalité française et non algérienne. Est-ce un homme ? Est-ce une femme ?

Quelles sont les fonctions de ces pseudonymes arabes des auteurs non algériens ? On peut dire qu'au temps de la colonisation il y avait là comme une appropriation, une mainmise sur le nom et l'identité, parallèlement à la main-mise sur la terre. L'auteur en prenant un nom arabe ou berbère veut faire croire qu'il est du milieu, de la société dont il parle, qu'il en connaît les us et coutumes, les « mœurs ». Le nom « indigène », « arabe », fait couleur locale, « authentique ». L'auteur peut même se permettre de parler comme s'il était un de ces Arabes. Il entend donc « authentifier » son roman (ou son texte dans une revue) en se rebaptisant avec un patronyme algérien.

(11) Voir le dossier François AUGIERAS dans *Mesques* (Paris), n° 13, printemps 1982, pp. 25-65.

(12) Voir notre *Bibliographie méthodique et critique de la Littérature algérienne de langue française, 1945-1977*, Alger, SNED, n° 1 245.

(13) Christian DEDET, compte rendu du roman dans *Esprit*, n° 6, juin 1974, p. 1 073.

On entend aussi piquer la curiosité des lecteurs, en pensant que parmi ceux-ci certains se laisseront prendre : « Tiens un Arabe qui écrit ! » On augmente même le plaisir en prenant un nom masculin lorsqu'il s'agit d'un écrivain femme. Il y a là comme un transfert de personnalité qui serait presque passible d'une psychanalyse. Qu'Isabelle Eberhardt s'habille en homme et signe Mahmoud peut donner lieu à divers commentaires (14). De même pour Mina Boumedine faisant croire que les turpitudes étalées et multipliées sont le fait d'une Algérienne. L'auteur français a même le piquant d'utiliser le nom du mystique musulman de Tlemcen : Boumedine ! Et l'éditeur va jusqu'à nous donner des informations sur le lieu de naissance et l'itinéraire de cet auteur soi-disant algérien, qui signe d'un prénom féminin : Mina.

La dissimulation de l'identité est parfois une volonté de tromper le lecteur sur un plan politique ; en adoptant une identité berbère, par exemple pour Mtouggi, on espère mieux fonder une thèse.

On note parfois aussi une volonté d'ironiser sur les noms arabes. Ainsi pour l'auteur qui signait Bou Yabès.

Yucef Khader signait ses romans policiers d'un nom algérien pour se faire éditer à la SNED, paraissant intégré et espérant être davantage lu. D'autres auteurs étrangers utilisaient les pseudonymes de Nedjma Ramen et de Djamel Eddine, par exemple, pour signer des articles sur Mouloud Feraoun dans *El Moudjahid*. Cessant d'être perçus comme auteurs étrangers, ils étaient ainsi à même de « faire passer » plus facilement leurs textes. Une autre Française signait Nora Allem des nouvelles dans *Alger républicain* en 1964.

Pour Jacob-Rayond Amar, dit Roland Rhais, utiliser le pseudonyme connu de sa mère pour signer en 1931 une brochure du nom de Roland Elissa-Rhais était sans doute un moyen de valoriser sa plume. Mais c'était aussi une façon de récupérer son identité de fils face à Raoul Tabet, tout à la fois neveu, secrétaire et peut-être co-auteur de Elissa Rhais. Il écrivait au nom et avec le nom de la mère. De nos jours c'est Paul Tabet qui écrit son « roman » *Elissa Rhais* au nom de son père, fidèle, lui, dit-il, au récit que lui en fit celui-ci.

Le colonisé durant la période coloniale devait sans doute trouver un peu amère cette appropriation du nom par l'étranger : « C'est pour mieux nous avoir ! » devait-il penser devant ce vol et de cette falsification. « Non seulement ils parlent mal de nous dans leurs romans, mais encore ils se servent de nos noms pour le dire ! » Telle devait être une réaction possible. Il est vrai qu'à cette époque quelques romanciers algériens mêmes avaient tellement intégré la manière de voir et d'être de l'autre qu'ils avaient intériorisé, en effet, les critiques des colonisateurs contre la société dominée.

On ne sait plus qui est qui, et l'identité elle-même est donc faussée, jusqu'au jour où « les masques les mieux ajustés tombent », comme l'écrivait Jean

(14) Voir Denise BRAHIMI, *Requiem pour Isabelle*, Paris, Publisud, 1983, 179 p.

Amrouche dans « L'éternel Jugurtha » (15). « Le jeu des masques a fait long feu », écrivait-il encore à la fin de l'année 1954 (16).

Prudence, mimétisme, mystification, supercherie, désir momentané de s'intégrer, main-mise sur ce qui appartient à l'identité profonde, tous ces masques un jour tombent et chacun est contraint de se dévoiler et de se montrer le visage nu. Mais enfin la supercherie aura pu jouer un temps et engager le lecteur dans une certaine lecture des romans, se persuadant peut-être qu'il lit une écriture dite « féminine », alors que l'auteur est un homme, ou inversement, se convaincant de « l'authenticité » du récit, alors que l'auteur est un étranger. Les critiques ont cru longtemps qu'Elissa Rhaïs était arabe et musulmane; l'un d'eux par exemple s'étonne qu'elle s'intéresse tellement aux Juifs (cf. son roman *Les Juifs ou la fille d'Eléazar*), elle « Arabe » (alors qu'en réalité elle était juive).

Christian Dedet, à propos de Mina Roudine, parlait des poètes « qui ont si merveilleusement assimilé nos finesses rhétoriques, sans pour autant perdre leurs droits à l'idée jaillie, telle que l'Islam nativement l'insuffle » (17). Et le critique de s'extasier sur l'écriture de cette « jeune Algérienne » ! Or, nous avons déjà signalé que ce livre « scatologique — et même crapuleusement érotique » (selon Ch. Dedet) est l'œuvre d'un auteur français. faut-il dire alors que celui-ci a assimilé et intériorisé l'érotique dite arabe ? Qu'il ne s'agisse pas d'une Algérienne, comme c'est dommage ! entendra-t-on peut-être dire. Une Algérienne retrouvait donc la veine de la grande tradition érotologique arabe, la remettait au goût du jour et rejoignait ainsi la pornographie occidentale : quelle aubaine ! quel échange ! Mais il faut déchanter là encore. Boumedine avance masquée et n'a pas le courage d'affronter le lecteur le visage nu, se faisant passer pour une autre : une Algérienne. La mystification coloniale n'est pas morte.

## II. — PSEUDONYMES UTILISÉS PAR DES ALGÉRIENS OU DES ÉCRIVAINS AYANT OPTÉ POUR L'ALGÉRIE

Il serait facile en passant en revue la presse algérienne, nationaliste hier ou nationale aujourd'hui, de trouver un certain nombre de pseudonymes à la fin de billets critiques fustigeant le pouvoir ou tel personnage, ou disant son fait aux uns et aux autres. Ainsi nous trouvons El Ghoul, Karagouz, Djeh'a, « personnages » bien connus et dont les noms servent à critiquer ou à faire rire.

Pendant la guerre de libération, un certain nombre de militants se faisaient appeler d'un autre nom que le leur, soit pour se camoufler et échapper à la police, soit aussi pour mythiquement, en même temps, entrer en gloire, pour ainsi dire : Si Antar, Seif al-Islam, Saout al-Arabe, Si Khaled, Si Othman, Mansour,

(15) *L'Arche* (Alger), n° 13, février 1946, p. 58.

(16) « Brèves remarques sur la crise nord-africaine », *Terres de Maghreb* (Angers, CIANA) n° 37, janvier-mars 1955, pp. 53-54. La guerre algérienne de libération éclatant le 1<sup>er</sup> novembre 1954.

(17) *Esprit*, cité, p. 1 072.

Jugurtha (18), à côté de Zorro, Khrouchev, Mystère, etc. On passait par l'imaginaire à un autre monde, celui des héros et des guerriers invincibles, jusqu'à l'indépendance en 1962 où les masques tombaient et où il fallait encore affronter les réalités quotidiennes de l'après-guerre. Quelques-uns ont néanmoins conservé leur nom de guerre acquis dans les maquis.

Nous en tenant ici à la littérature de l'Algérie en langue française, il faut mentionner d'abord cette détestable habitude de placer souvent le prénom après le patronyme, trompant ainsi les lecteurs. Le cas de Kateb Yacine est bien connu. On trouve l'auteur classé la plupart du temps à Yacine dans les dictionnaires et même dans des bibliographies élaborées par des Algériens (19). Parfois, on trouve la moitié du nom simplement : Ben; d'autres fois le prénom seul : Amine, Areski, Assia. Celle-ci signait un roman policier insipide *God et la Trinité* (Paris 1973); son patronyme est Dridi; elle est originaire de Tébessa. Amine signe un recueil de poèmes *Colporteur* (Alger, 1980) et un autre *Les Mains de Fatma* (Alger, 1982), occultant son nom, alors que le catalogue de la SNED le donnait ouvertement : Khan. Parfois, l'auteur lui-même écrit son nom avec des variantes : Kouriba, Koriba, Koribaa, avant de le stabiliser. Il existe également des auteurs ou des éditeurs mal renseignés ou fantaisistes : ainsi autrefois dans un petit manuel de lecteur en français au Maghreb nous trouvons un poème de Jean Amrouche signé Maxula Radès, l'auteur de la petite anthologie ayant pris pour le nom de l'auteur le nom du lieu où habitait Amrouche (près de Tunis) et qui situait son poème. Yessad sur un recueil est écrit Yassad sur un autre. Ces mutilations, occultations, mauvaises lectures ou erreurs contribuent à égarer le lecteur et à masquer, volontairement ou non, l'identité.

1) Les pseudonymes se retrouvent assez souvent dans les signatures de *textes de fiction* : nouvelles, romans, poèmes.

Abdelkader Hadj Hamou signait Fikri son essai dialogué avec Robert Randau *Les Compagnons du jardin* (Paris, 1933) (20). Mohammed Sifi est le pseudonyme de Ali Belhadj qui avait écrit en 1942 *Souvenirs d'enfance d'un bledard* (inédit). Belqacem Tedjini signe Louise et Justin de Chersoux en 1938 un recueil de contes marocains *Autour de la méida* (Tanger, 1938). Mohammed Bekboucha de Tlemcen emploie bien son nom en tête de ses œuvres poétiques, mais après la mort de son oncle il fait ajouter un « k », comme dans le nom de son oncle Bekkhoucha. La rectification est portée à l'Etat-civil en 1962 (21). Noureddine Aba emploie pour son premier recueil en 1951 le nom de Abaoud Aba. Mohammed Haddadi, pour son premier recueil de poèmes en 1954, se cache sous le nom de Djim Laforge. Le poète Ahmed Chami, pendant la guerre de

(18) Cf. notre étude citée « Changement des noms... », *Documents nord-africains*. Voir aussi pour la Tunisie : Paul MARTY, « Folklore tunisien. L'onomastique des noms propres de personnes », *Revue des Etudes islamiques*, 1936, cahier IV, pp. 428-432.

(19) La plus belle perle est le nom de KATEB placé sous la lettre « R » (= Racine Kateb) dans le *Crapouillot* (n° 43, janvier 1959, « Dictionnaire des contemporains, II), alors que dans le commentaire de la longue notice on mentionne bien KATEB Yacine.

(20) Abdelkader HADJ HAMOU avait deux adresses dans Alger, l'une sous ce nom et l'autre sous le nom de FIKRI : cf. *Les Adresses du Tout Alger* (Alger, Capek, 1952, pp. 63 et 101).

(21) Nous remercions Abderrakim KHELIL de Tlemcen de nous l'avoir signalé.

libération, signait Tarik du nom du général qui avait traversé le fameux détroit. Abdelhamid Baitar est le pseudonyme de Tahar Baki. Reda Falaki qui a écrit *Le Milieu et la marge* (Paris, 1964) est le fils de Hadj Hamou. Henri Kréa a comme patronyme Cachin (issu d'une union mixte, il est le petit-fils de Marcel Cachin, éminent membre du Parti communiste français). Kréa est l'équivalent de Chréa, le col de l'Atlas qui domine la ville de Blida. Mohammed Dib signait Diabi son premier poème dans *Les Lettres* (Genève, 1946) mais ce n'était pas un pseudonyme. Jamel Amrani mettait le nom de Jamil Kabab à la fin de ses poèmes dans *Faiza* (Tunis) en novembre 1962. Mohammed Benmebkhout est le patronyme de Hamid Skif, connu sous ce dernier nom comme poète, nouvelliste et journaliste. Hacine Bouzaher use du pseudonyme de Sofiane Zuhier pour signer une nouvelle dans *Algérie-Actualité* en 1968 (Zuhier est le prénom de son père, Sofiane celui de son fils aîné). *L'Encre d'un fait divers* (Paris, 1984) est signé Ahmed K..., sans plus, mais l'auteur dévoilera son nom dans un autre roman paru en 1986. D'autres exemples pourraient sans doute être donnés (22).

Parmi les humoriste, Saladin, auteur de l'album de bandes dessinées *Les Migrations de Djeha* (Paris, 1979), est le pseudonyme de Slimane Zeghidour. Et Slim, bien connu pour son *Zid, ya Bouzid* (Alger, 1980), est celui de Menouar Merabtène. Mohammed Souheil Dib a pris le nom de Nys Ladide pour publier *Cancre dixit* (Paris, 1977) et *Les Analphabébêtes* (Alger, 1984), florilège, l'un de perles scolaires, l'autre de perles recueillies dans l'administration en Algérie.

Parmi les auteurs féminins, romancières et nouvellistes, sur les vingt auteurs ayant publié de 1947 à 1986 inclus, six ont eu recours à un pseudonyme : Assia Djebar (Fatima-Zohra Imalayène), Aïcha Lemsine (Laidi), Safia Ketou (Zohra Rabhi), Hakima Tsabel (Tamani Redjimi), Hawa Djabali (traduisant Eve) et Bediya Bachir. Nous avons mentionné déjà Assia qui occulte son patronyme Dridi (elle travaille actuellement au mensuel *Lui* à Paris, s'occupant des « photos de charme »). Myriam Ben occulte pareillement une partie de son patronyme. Deux sœurs signent Safa Wakas, réduisant à un seul les deux prénoms. Aïsha cache son patronyme : Bernier pour son témoignage (*Décharge publique*, Paris, 1980). En ce qui concerne les poètes, de 1963 à 1966 inclus, sur trente auteurs quatre utilisent un pseudonyme : Anna Gerki (Colette Anna Grégoire, épouse Melki, décédée le 6 janvier 1966), Assia Djebar (citée *supra*), Safia Ketou (citée *supra*) Taos Sadjine. Aïsha (Bernier) ne signe son recueil que de son prénom, comme pour son témoignage.

Parmi les auteurs de témoignages et de récits de vie, outre Aïsha, mentionnons encore Zoubia Bittari, de son vrai nom Louise Al-Rachedi, signant *Ô mes sœurs musulmanes, pleurez* (Paris, 1964) et Leïla Aouchal, auteur d'un témoignage, *Une autre vie* (Alger, 1970).

(22) Un Marocain, Salim JAY, utilise le nom d'Irène REFRAIN pour signer un roman *Tu seras nabab mon fils* (Paris, 1982), parodiant celui d'Irène FRAIN, *Le Nabab* (Paris, 1982). Titouan LAMAZOU (auteur du *Trésor de l'Atlas*, Paris, 1985) a vu son prénom Antoine transformer par ses proches et la gouvernante en Petit Antoine et Titouan, entraînant ainsi une sorte d'équivoque sur l'identité « marocaine » de l'auteur.

2) Parmi *les essayistes*, mentionnons Moutawakkil pseudonyme de Mohand Tazerout; écrivant en 1960 *L'Algérie de demain* ou encore Hesnay-Lahmek qui n'était autre que Hocine Lahmek signant les *Lettres algériennes* (Paris, 1931). Ismaïl Hamet (plusieurs ouvrages dont *Histoire du Maghreb* en 1923) francisait son nom en changeant le « d » (Hamed) en « t ». Fadéla M' Rabet, auteur de *La Femme algérienne* et des *Algériennes* (1964 et 1967) est également un nom d'emprunt (le patronyme étant Abada). Saadia et Lakhdar préféraient signer de prénoms leur essai *L'Aliénation colonialiste et la résistance de la famille algérienne* (Lausanne, 1961).

Du reste, dans l'ordre de la politique, il faudrait citer ici un certain nombre d'hommes politiques qui, dans leurs œuvres, utilisaient un pseudonyme : Ferbat Abbas (Kamel Abencerages autour des années 1930), Ahmed Tawfik al-Madani (Mansour en Tunisie, au temps du Destour) par exemple. Le président Boumédiène conservait son nom de guerre, au lieu de Boukharouba, son vrai nom.

Des auteurs de témoignages et de récits de vie se dissimulent également sous un pseudonyme ou sous un prénom : Ahmed (*Une vie d'Algérien...*, Paris, 1973), Mohammed (*Journal de Mohammed*, Paris, 1973), Haussan (*Comment périra l'Algérie française*, 1938), cachait R. Zenati, romancier de *Bou-el-Nouar* (Alger, 1945).

Mentionnons aussi pour mémoire que dans certains romans autobiographiques, entièrement ou en partie, où Je parle de Je, le nom du héros est une contraction ou un arrangement de celui de l'auteur : Fouroulou Menrad dans *Le Fils du pauvre* du Mouloud Feraoun.

### 3) Deux cas méritent d'être signalés :

Taos Amrouche (1913-1976) a changé plusieurs fois son nom d'auteur au cours de ses publications. Mariée au peintre Bourdil, elle signait alors Marie-Louise Bourdil-Amrouche un texte dans *L'Arche* en octobre 1946 (n° 20), extrait de *Jacinthe noire*, roman, qu'elle faisait paraître en 1947 sous le nom de Marie-Louise Amrouche (Marie-Louise étant son prénom de baptême (23); *Rue des tambourins*, roman (Paris, 1960) était signé Marguerite Taos (Marguerite, prénom chrétien de sa mère, et Taos le prénom kabyle de Marie-Louise; Taos veut dire le paon). *Le Grain magique*, contes, poèmes et proverbes (Paris, 1966) est publié sous le nom de Marguerite Taos Amrouche. *Jacinthe noire* est réédité en 1972 avec le nom de Taos Amrouche. C'est sous ce nom que paraîtra en 1975 le dernier roman *L'Amant imaginaire*. La récupération de soi et de l'africanité a été peu à peu opérée, avec des variantes, de 1944 à 1975.

Jean Sénac (1926-1973), enfant naturel de père dit inconnu, a signé des textes et des poèmes sous le nom de Gérard Comma, Jean Comma, du nom de sa mère, également sous le nom de Christian Pérès. Il signa Sénac ensuite (il fut reconnu par Edmond Sénac à l'âge de trois ans, après le mariage de sa mère). Opérant une prise de conscience politique dans le sens de l'Algérie combattante

(23) Avant son mariage, Taos AMROUCHE avait publié des contes sous le nom de Marie-Louise AMROUCHE dans la *Revue d'Alger* en 1944. Nous trouvons aussi de nouveau le même prénom et nom dans *Algeria* en 1949.

et de l'identité algérienne, il signa du pseudonyme Yahia el Ouahrani (Jean l'Oranais) pendant la guerre de libération. Il voulait être reconnu parmi les frères algériens fils de la « Mère Algérie », même si d'aucuns lui disaient qu'il n'aurait pas sa place dans l'Algérie indépendante, parce qu'il s'appelait Jean. Il tendait donc d'arabiser son nom, pendant que le chemin de l'identité passait par là et que la métamorphose du nom masquant son patronyme Sénac (porté d'ailleurs, nous disait-il, comme un pseudonyme) lui permettait de montrer qu'il n'était pas Français (24).

Actuellement, il y aurait d'autres noms à mentionner. Des Algériens publient, en effet, par prudence sous des pseudonymes des essais d'ordre politique, des recherches d'ordre économique, quand leurs positions vont en sens contraire du discours officiel. Cela arrive aussi pour des textes portant sur des problèmes de langue berbère et de revendication culturelle berbérophone, par exemple. Nous ne dévoilerons donc pas ces pseudonymes.

Quelles sont les fonctions de ces pseudonymes d'auteurs algériens ? Il est clair que la plupart du temps ils servent à dissimuler l'identité, soit par crainte de la répression, soit pour ne pas engager la famille. Ce peut être le cas quand on n'utilise que le prénom sans dévoiler le patronyme. Il en va de même quand une épouse algérienne ne tient pas à se faire connaître sous son nom de mariage; on préfère alors être discret, et ce peut être aussi un désir du mari.

Parfois, il s'agit d'une réappropriation d'identité comme pour Taos Amrouche. Dans ce même ordre d'idées, on peut orientaliser son nom pour mieux s'intégrer au monde arabe, ou au contraire le franciser (Hamet) par désir d'assimilation politique au colonisateur. Quant à Jean Sénac, signant Yahia el Ouahrani, il voulait lui aussi s'intégrer davantage à l'Algérie et montrer par la métamorphose du nom qu'il n'était pas Français.

Il se trouve aussi de nos jours que des algériens utilisent des pseudonymes berbères très spécifiques, sans résonance arabe, pour signifier leur volonté d'un quant-à-soi-berbère.

Prudence par rapport à la famille ou à l'autorité répressive, mimétisme pour mieux s'intégrer culturellement et politiquement (orientalisation, occidentalisation, berbérisation du nom), désir de dérouter le lecteur ou désir d'« habiter son nom », comme disait Jean Amrouche pendant la guerre d'Algérie, ces démarches ne fonctionnent en fait parfois que quelque temps.

Il arrive un moment où l'on veut quand même profiter du succès, se dévoiler pour mieux bénéficier donc de l'entrée en gloire (si la réussite littéraire survient).

(24) Voir l'ouvrage *Jean SÉNAC vivant* (Paris, St. Germain-des-Près, 1981, 275 p.) avec notre essai « Jean SÉNAC, poète pour habiter son nom » et nos « Indications biographiques ». J. SÉNAC aimait dissimuler des clés dans ses poèmes. Pour ne citer qu'un exemple, dans *Citoyens de beauté* (Rodez, Subervie, 1967) ces deux vers (p. 23) : « Comme Bella Akhmadoulina / Et comme son fils aux entraves ». Il faut voir dans ce fils (Ben en arabe), Ben Bella, alors emprisonné. Voir sur Jean Sénac les rencontres de fin septembre 1983 aux Archives de la Ville de Marseille : *Poésie au Sud et la nouvelle poésie algérienne d'expression française*, Marseille, Archives de la Ville (Place Carli), 1983, 150 p.

Le danger disparu, la famille acceptant le fait accompli, l'intégration étant réalisée, etc. on ne joue plus avec le masque. Il fait partie de la personnalité, il est connu comme tel. On est célèbre avec lui. Les noms de guerre, par exemple, sont conservés, car la crainte des représailles a disparu. Mais à l'inverse, des auteurs n'ont utilisé leur pseudonyme qu'une seule fois, comme s'ils avaient eu hâte par la suite de l'oublier.



Dans ce jeu de masques, « Je » tient parfois à ne pas être oublié. Il choisit un pseudonyme apte à le valoriser. Ainsi Ahmed Taleb Ibrahim, ministre des Affaires étrangères en Algérie et fils de l'ancien président de l'Association des Ulama réformiste, signait Ibn el-Hakim (le fils du sage) un long article : « Réflexions sur la personnalité nationale algérienne » dans *El Moudjahid* du 25 mars 1981. On sait bien qu'un jour ou l'autre le patronyme sera dévoilé; on saura d'une façon ou d'une autre de qui il s'agit. On ne tient pas d'ailleurs à ce que le masque passe inaperçu dans la mesure où il donne une résonance un peu solennelle à la parole.

En général, il semble bien qu'on n'entend pas se rabaisser, se dévaloriser en empruntant un autre nom; on ne choisira pas un jumeau noir, à moins que ce ne soit un « Soleil noir » (25), qui est encore une façon d'être remarqué même si ce soleil ne rutilé pas.

L'écrivain qui met en valeur son moi en publiant une œuvre littéraire, même s'il doit dissimuler et jouer avec son identité, ne tient pas finalement à être totalement « autre ». Le jeu est entre le même et l'autre. Jeu de société s'entend, car on compte bien sur le regard de l'autre.

Jean DÉJEUX

(25) C'est ainsi que l'écrivain tunisien Mohammed AZIZA signe Chems NADIR ses recueils de contes et de poèmes. Il rétorque à l'accusation de narcissisme qu'on lui a faite que *Nadir* est un terme arabe d'astrologie désignant l'antipode du Zénith. Le pseudonyme signifie « Soleil noir ou en éclipse par opposition au rutillement du soleil de son zénith » (*Le Temps*, 2 mai 1980, interview).